



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

### Observations De L'Academie Française Sur Les Remarques De M. De Vaugelas

Académie Française

La Haye, 1705

Preface.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52533](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52533)



## P R E F A C E.

I.  
Le deſſein  
de l'Au-  
theur dans  
cet Ouvra-  
ge, &  
pourquoy  
il l'intitule  
*Remarques.*



E ne ſont pas icy des Loix que je fais pour noſtre Langue de mon autorité privée; Je ſerois bien temeraire, pour ne pas dire infenſé; car à quel titre & de quel front prétendre un pouvoir qui n'appartient qu'à l'*Uſage*, que chacun reconnoiſt pour le Maître & le Souverain des Langues vivantes? Il faut pourtant que je m'en juſtifie d'abord, de peur que ceux qui condamnent les perſonnes ſans les oüir, ne m'en accusent, comme ils ont fait cette illuſtre & celebre Compagnie, qui eſt aujourd'huy l'un des ornemens de Paris & de l'Eloquence Françoisé. Mon deſſein n'eſt pas de reformer noſtre Langue, ny d'abolir des mots, ny d'en faire, mais ſeulement de monſtrer le bon uſage de ceux qui ſont faits, & s'il eſt douteux ou inconnu, de  
l'eſ-

l'esclaircir, & de le faire connoître. Et tant s'en faut que j'entreprenne de me constituer Juge des differens de la Langue, que je ne prétens passer que pour un simple tefmoin, qui dépose ce qu'il a veu & oüi, ou pour un homme qui auroit fait un Recueil d'Arrests qu'il donneroit au public. C'est pourquoy ce petit Ouvrage a pris le nom de *Remarques*, & ne s'est pas chargé du frontispice fastueux de *Decisions*, ou de *Loix*, ou de quelque autre semblable; Car encore que ce soient en effet des Loix d'un Souverain, qui est l'*Usage*, si est-ce qu'outre l'averfion que j'ay à ces titres ambitieux, j'ay deu esloigner de moy tout foupçon de vouloir establir ce que je ne fais que rapporter.

I. Pour le mieux faire entendre, il est nécessaire d'expliquer ce que c'est que cet *Usage*, dont on parle tant, & que tout le monde appelle le Roy, ou le Tyran, l'Arbitre, ou le Maistre des Langues: Car si ce n'est autre chose, comme quelques-uns se l'imaginent, que la façon ordinaire de parler d'une nation dans le siege de son Empire, ceux qui y sont nez & élevez, n'auront qu'à parler le langage de leurs nourrices & de leurs domesti-

II.

I. De l'Usage qu'on appelle le Maistre des Langues.

\*\* 3

mesti-

mestiques, pour bien parler la Langue de leur pais, & les Provinciaux & les Estrangers pour la bien sçavoir, n'auront aussi qu'à les imiter. Mais cette opinion choque tellement l'experience generale, qu'elle se refute d'elle-mesme, & je n'ay jamais pû comprendre, comme un des plus celebres Autheurs de nostre temps a esté infecté de cette erreur. 2. Il y a sans doute deux sortes d'Usages, *un bon & un mauvais*. Le mauvais se forme du plus grand nombre de personnes, qui presque en toutes choses n'est pas le meilleur, & le bon au contraire est composé non pas de la pluralité, mais de l'élite des voix, & c'est veritablement celuy que l'on nomme le Maistre des Langues, celuy qu'il faut suivre pour bien parler, & pour bien escrire en toutes sortes de stiles, si vous en exceptez le satyrique, le comique, en sa propre & ancienne signification, & le burlesque, qui sont de si peu d'estenduë que peu de gens s'y adonnent. Voicy donc comme on définit le bon Usage. 3. *C'est la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'escrire de la plus saine partie des Autheurs du temps*. Quand je dis la Cour, j'y comprends les femmes  
comme

2. Qu'il y  
a un bon,  
& un  
mauvais  
Usage.

3. La dé-  
finition du  
bon Usage.

*C'est la façon de parler de la plus saine partie de la Cour, conformément à la façon d'escrire de la plus saine partie des Autheurs du temps*. Quand je dis la Cour, j'y comprends les femmes  
comme

comme les hommes, & plusieurs personnes de la ville où le Prince reside, qui par la communication qu'elles ont avec les gens de la Cour participent à sa politesse. Il est certain que la Cour est comme un magasin, d'où nostre Langue tire quantité de beaux termes pour exprimer nos pensées, & que l'Eloquence de la Chaire, ny du Barreau n'auroit pas les graces qu'elle demande, si elle ne les empruntoit presque toutes de la Cour; Je dis *presque*, parce que nous avons encore un grand nombre d'autres phrases, qui ne viennent pas de la Cour, mais qui sont prises de tous les meilleurs Auteurs Grecs & Latins, dont les dépouilles font une partie des richesses de nostre Langue, & peut-estre ce qu'elle a de plus magnifique & de plus pompeux.

4. Toutefois quelque avantage que nous donnions à la Cour, elle n'est pas suffisante toute seule pour servir de regle; il faut que la Cour & les bons Auteurs y concourent, & ce n'est que de cette conformité qui se trouve entre les deux, que l'Usage s'establit. 5. Ce n'est pas pourtant que la Cour ne contribuë incomparablement plus à l'Usage que les Auteurs, ny qu'il y ait aucune propor-

4. Si la Cour seule, ou les Auteurs seuls font l'Usage.

5. Lequel des deux contribuë le plus à l'Usage.

\* \* 4 tion

tion de l'un à l'autre ; Car enfin la parole qui se prononce , est la premiere en ordre & en dignité , puis que celle qui est escrite n'est que son image , comme l'autre est l'image de la pensée. Mais le contentement des bons Autheurs est comme le sceau , ou une verification , qui autorise le langage de la Cour , & qui marque le bon Usage , & decide celuy qui est douteux. On en voit tous les jours les effets en ceux qui s'estudient à bien parler & à bien escrire , lors que se rendant assidus à la lecture des bons Ouvrages , ils se corrigent de plusieurs fautes familiares à la Cour , & acquierent une pureté de langage & de stile , qu'on n'apprend que dans les bons Autheurs. Il suffira donc , dira quelqu'un , de lire les bons livres pour exceller en l'un & en l'autre , & les Provinciaux ny les Estrangers n'auront que faire de venir chercher à la Cour ce qu'ils peuvent trouver dans leur estude plus commodément & en plus grande perfection. Je respond que pour ce qui est de parler , on sçait bien que la lecture ne sçauroit suffire , tant parce que la bonne prononciation qui est une partie essentielle des Langues vivantes , veut que l'on hante la Cour , qu'à  
cause

cause que la Cour est la seule escole d'une infinité de termes, qui entrent à toute heure dans la conversation & dans la pratique du monde, & rarement dans les livres. 6. Mais pour ce qui est d'escrire, je ne nie pas qu'une personne qui ne liroit que de bons Autheurs, se formant sur de si parfaits modèles, ne pût luy-mesme devenir un bon Auteur; & depuis que la langue Latine est morte, tant d'illustres Escrivains qui l'ont fait revivre & refleurir, l'ont-ils pû faire autrement? Le Cardinal Bembo à qui la langue Italienne est si redevable, & qui n'a pas terni l'esclat de sa Pourpre parmy la poussiere de la Grammaire, a observé, que presque tous les meilleurs Autheurs de sa Langue, n'ont pas esté ceux qui estoient nez dans la pureté du langage; & cela par cette seule raison, qu'il n'y a jamais eu de lieu au monde, non pas mesme Athenes ny Rome, où le langage ait esté si pur, qu'il ne s'y soit meslé quelques défauts; & qu'il est comme impossible, que ceux à qui ils sont naturels, n'en laissent couler dans leurs escrits: Au lieu que les autres ont cet avantage, que se défiant continuellement des vices de leur terroir, ils se sont attachez à des patrons

6. Si l'on peut apprendre à bien escrire par la seule lecture des bons Autheurs sans hanter la Cour.

\* \* §

trons

7. Trois  
moyens  
nécessaires,  
& qui doi-  
vent estre  
joins en-  
semble  
pour ac-  
querir la  
perfection  
de bien  
parler &  
de bien  
escrire.

trons excellens qu'ils se sont proposez d'imiter, & qu'ils ont souvent surpassez prenant de chacun ce qu'il avoit de meilleur. 7. Il est vray que d'adjouster à la lecture, la frequentation de la Cour & des gens sçavans en la Langue, est encore toute autre chose, puis que tout le secret pour acquerir la perfection de bien escrire & de bien parler, ne consiste qu'à joindre ces trois moyens ensemble. Si nous l'avons fait voir pour la Cour & pour les Autheurs, l'autre n'y est gueres moins necessaire, parce qu'il se presente beaucoup de doutes & de difficultez, que la Cour n'est pas capable de résoudre, & que les Autheurs ne peuvent esclaircir, soit que les exemples dont on peut tirer l'esclaircissement y soient rares, & qu'on ne les trouve pas à point nommé, ou qu'il n'y en ait point du tout. 8. Ce n'est donc pas une acquisition si aisée à faire que celle de la pureté du Langage, puis qu'on n'y sçauroit parvenir que par les trois moyens que j'ay marquez, & qu'il y en a deux qui demandent plusieurs années pour produire leur effet; Car il ne faut pas s'imaginer que de faire de temps en temps quelque voyage à la Cour, & quelque

con-

8. Com-  
bien il est  
difficile  
d'acquerir  
la pureté  
du Langa-  
ge, & pour-  
quoy.



connoissance avec ceux qui sont consommés dans la Langue, puisse suffire à ce dessein. Il faut estre assidu dans la Cour & dans la fréquentation de ces sortes de personnes, pour se prévaloir de l'un & de l'autre, & il ne faut pas insensiblement se laisser corrompre par la contagion des Provinces en y faisant un trop long séjour.

I. De tout cela on peut inferer combien ces Remarques seroient utiles & commodés, si elles faisoient toutes seules autant que ces trois moyens ensemble, & si ce qu'ils ne font que dans le cours de plusieurs années, elles le faisoient en aussi peu de temps qu'il en faut pour les lire deux ou trois fois attentivement. Je n'ay pas cette presumption de croire que je sois capable de rendre un service si signalé au Public, & je ne voudrois pas dire non plus, que la lecture d'un seul livre peust égaler le profit qui revient de ces trois moyens: Mais j'oserois bien assurer qu'il en approcheroit fort si je m'estois aussi bien acquitté de cette entreprise, qu'eust peu faire un autre, qui auroit eu les mêmes avantages que moy, c'est à dire qui depuis trente-cinq ou quarante ans auroit vescu

## III.

I. La commodité, & l'utilité de ces Remarques.

\* \* 6

dans

dans la Cour, qui dès sa tendre jeunesse auroit fait son apprentissage en nostre Langue auprès du grand Cardinal du Perron & de M. Coëffeteau, qui sortant de leurs mains auroit eu un continuel commerce de conference & de conversation avec tout ce qu'il y a eu d'excellens hommes à Paris en ce genre, & qui auroit vieilli dans la lecture de tous les bons Autheurs. Mais quoy qu'il en soit, il est certain qu'il ne se peut gueres proposer de doute, de difficulté, ou de question, soit pour les mots, ou pour les phrases, ou pour la syntaxe, dont la decision ne soit fidellement rapportée dans ces Remarques. 2. Je sçay bien qu'elle ne se trouvera pas tousjours conforme au sentiment de quelques particuliers, mais il est juste qu'ils subissent la loy generale, s'ils ne veulent subir la censure generale, & pecher contre le premier principe des Langues, qui est de suivre l'Usage, & non pas son propre sens, qui doit tousjours estre suspect à chaque particulier en toutes choses, quand il est contraire au sentiment universel. 3. Surquoy il faut que je die que je ne puis assez m'estonner de tant d'excellens Escrivains, qui se sont opiniastrez

2. Qu'il ne faut point s'attacher à son sentiment particulier contre l'Usage.

3. Que neanmoins les plus excel-

niaistrez à user, ou à s'abstenir de certaines locutions contre l'opinion de tout le monde; Et le comble de mon estonnement est qu'un vice si desraisonnable s'est rendu si commun parmy eux, que je ne vois presque personne qui en soit exempt, les uns par exemple s'obstinent à faire *pourpre* masculin quand il signifie *la pourpre des Rois, ou des Princes de l'Eglise*, quoy que toute la Cour, & tous les Autheurs le fassent en ce sens-là de l'autre genre. Les autres suppriment le relatif, comme quand ils escrivent, *J'ay dit au Roy que j'avois le plus beau cheval du monde, je le fais venir pour luy donner*, au lieu de dire *pour le luy donner*, quoy que ce pronom relatif y soit si absolument necessaire selon la Remarque \* que nous en avons faite, que si l'on ne le met, non seulement on ne dit point ce que l'on veut dire, mais il n'y a point de sens; & outre cela tous les bons Autheurs unanimement condamnent cette suppression. Les autres ne se veulent point servir de *si bien que*, pour dire *de sorte que, tellement que*, quoy que toute la Cour le die, & que tous nos meilleurs Autheurs l'escrivent.

lens Escri-  
vains sont  
sujets à ce  
défaut.

\* \* 7

Les

\* La XXXIV. Rem.

Les autres enfin ne voudroient pas escrire pour quoy que ce fust, *remporter la victoire*, bien que cette façon de parler soit très-excellente, & très-ordinaire en parlant & en escrivant. Et ce qui est bien estrange, ce ne sont pas les mauvais, ni les mediocres Escrivains, qui tombent dans ces défauts sans y penser, & sans sçavoir ce qu'ils font, cela leur est ordinaire; Ce sont nos Maistres, ce sont ceux dont nous admirons les escrits, & que nous devons imiter en tout le reste comme les plus parfaits modelles de nostre Langue & de nostre Eloquence; ce sont ceux qui sçavent bien que leur opinion est condamnée, & qui ne laissent pas de la suivre. Il est de cela, ce me semble, comme des gousts pour les viandes, les uns ont des appetits à des choses, que presque tout le monde rejette, & les autres ont de l'aversion pour d'autres, qui sont les delices de la pluspart des hommes. Combien en voit-on qui ne sçauoient souffrir l'odeur du vin, & qui s'évanoüissent à la seule senteur ou au seul aspect de certaines choses, que tous les autres cherchent avidement? Il y a néanmoins cette difference, que ces aversions naturelles sont très-malaisées à vain-

vaincre, parce que les ressorts en sont si cachez qu'on ne peut les decouvrir, ny sçavoir par où les prendre, encore que bien souvent on en vienne à bout, quand on les entreprend de bonne heure, & que ceux qui ont soin de l'éducation des enfans les accoustument peu à peu à s'en deffaire. Mais y a-t-il rien de plus facile que d'accommoder son esprit à la raison en des choses de cette nature, où il ne s'agit pas de combattre des passions, ny de mauvaises habitudes, qu'il est si difficile de vaincre, mais qui veut seulement qu'on suive l'Usage, & qu'on parle & qu'on escrive comme la plus saine partie de la Cour & des Autheurs du temps, en quoy il n'y a nul combat à rendre, ny nul effort à faire à qui n'abonde pas en son sens. Je me suis un peu estendu sur ce sujet, pour ne pas toucher legerement un défaut si important, si general, & & d'autant moins pardonnable à nos Excellens Escrivains, que plus les visages sont beaux, plus les taches y paroissent. Quelque reputation qu'on ait acquise à escrive, on n'a pas acquis pour cela l'autorité d'establir ce que les autres condamnent, ny d'opposer son opinion particuliere au torrent de l'opinion commune.

mune.

mune. Tous ceux qui se sont flattez de cette créance, y ont mal réüffi, & n'en ont recüeilli que du blasme: car comme l'esprit humain est naturellement plus porté au mal qu'au bien, il s'attachera plüstoit à reprendre deux ou trois fautes, comme on ne peut pas appeller autrement ces singularitez affectées, qu'à louer mille choses dignes de louange & d'admiration.

IV. I. Mais je ne veux rien laisser à dire de l'Usage, qui est le fondement & la regle de toute nostre Langue, esperant qu'à mesure que j'approfondiray cette matiere, on reconnoistra de quelle utilité peuvent estre ces Remarques. Nous avons dit qu'il y a *un bon & un mauvais Usage*; & j'adjouste que le bon se divise encore en *l'Usage déclaré*, & en *l'Usage douteux*. Ces Remarques servent à discerner également l'un & l'autre, & à s'asseurer de tous les deux. *L'Usage déclaré* est celuy, dont on sçait assurement, que la plus saine partie de la Cour, & des Autheurs du temps, sont d'accord, & par consequent le *douteux* ou *l'inconnu* est celuy, dont on ne le sçait pas. 2. Or il peut arriver en plusieurs façons qu'on l'ignore. Premièrement lors

1. Que le bon Usage se divise en l'Usage déclaré, & en l'Usage douteux, & leur définition.

2 En combien de façons il

lors que la prononciation d'un mot est douteuse, & ainsi l'on ne sçait comment on le doit prononcer; car le premier Usage, comme nous avons desja dit, se forme par la parole prononcée, & rien ne s'escrit, que la bouche n'ait proferé auparavant; de sorte que si la prononciation d'un mot est ignorée, il faut de nécessité que la façon dont il se doit escrire, le soit aussi. Par exemple on demande dans une de mes Remarques, s'il faut escrire, *Je vous prens tous à tesmoin,* ou *je vous prens tous à tesmoins,* & dans une autre on demande encore si l'on écrira, *C'est une des plus belles actions qu'il ait jamais faites,* ou *qu'il ait jamais faite.* D'où naissent ces deux doutes? de ce que soit que l'on die *tesmoin* ou *tesmoins*, *faite*, ou *faites*, au pluriel ou au singulier, on ne prononce point l's, & ainsi l'on ne sçait comment on le doit escrire. De mesme dans une autre Remarque on demande s'il faut dire *en Flandre*, ou *en Flandres*, *la Flandre*, ou *la Flandres*. Pourquoi cette question? parce que l's ne s'y prononce point, soit qu'elle y soit ou qu'elle n'y soit pas. On en peut dire autant de l'r en ces deux mots *après souper*, & *après soupé.* En  
 voi-

peut arriver, que l'Usage est douteux.

voicy un autre exemple d'une autre es-  
 pece, on demande s'il faut escrire *parallele*  
 selon son origine Grecque, avec une *l*  
 à la fin & deux au milieu, ou avec une *l*  
 au milieu & deux à la fin, & la raison  
 d'en douter est, que la prononciation  
 ne marque point où l'*l* se redouble, &  
 qu'en quelque lieu que ce redoublement  
 se fasse, le mot se prononce de mesme.  
 J'en ay donné divers exemples, outre  
 plusieurs autres qui se trouveront dans  
 mes Remarques; parce que de toutes les  
 causes qui font douter de l'Usage, celle-  
 cy est la principale, & de la plus grande  
 estenduë, & en ces exemples là, le doute  
 y est tout entier; parce qu'il n'y a aucune  
 difference dans la prononciation: mais  
 en voicy un autre où il y a de la differen-  
 ce, & neanmoins parce qu'elle n'est pas  
 remarquable, & qu'on a quelque peine  
 à discerner lequel des deux on prononce,  
 comme j'en ay traité en son lieu que l'on  
 pourra voir \*, on n'a pas laissé de deman-  
 der s'il falloit dire *hampe*, ou *hante*, &  
 ce doute assurément n'est provenu que  
 de celuy de la prononciation, & ainsi de  
 plusieurs autres.

La seconde cause du doute de l'Usage,  
 c'est la rareté de l'Usage, par exemple,

\* à la CCCCXXXVI. Rem. il



il y a de certains mots dont on use rarement, & à cause de cela on n'est pas bien éclaircy de leur genre, s'il est masculin ou féminin, de sorte que comme on ne sçait pas bien de quelle façon on les lit, on ne sçait pas bien aussi de quelle façon il les faut escrire, comme tous ces noms, *epigramme, epitaphe, epithete, epithalame, anagramme*, & quantité d'autres de cette nature, sur tout ceux qui commencent par une voyelle, comme ceux-cy, parce que la voyelle de l'article qui va devant se mange, & oste la connoissance du genre masculin ou féminin; car quand on prononce ou qu'on escrit *l'epigramme*, ou *une epigramme*, l'oreille ne sçauroit juger du genre.

La troisieme cause du doute de l'Usage est quand on oit dire, & qu'on voit escrire une chose en deux façons, & qu'on ne sçait laquelle est la bonne, comme la conjugaison du preterit simple *vesquit & vescu* en toutes les personnes & en tous les nombres, les uns mettant l'*i* par tout, & les autres l'*u*.

En quatrieme lieu on doute de l'Usage, lors qu'il y a quelque exception aux regles les plus generales, comme par exemple, quand on demande s'il faut dire

dire

dire en parlant d'un livre, *J'y ay veu quelque chose qui merite d'estre leu, ou d'estre leuë. J'y ay veu quelque chose qui n'est pas si excellent, ou si excellente*, parce que *chose* estant feminin, il faudroit selon la regle generale que l'adjectif ou le Participe qui s'y rapporte fust feminin aussi.

En cinquiesme lieu on doute de l'Usage en beaucoup de constructions grammaticales, où l'on ne prend pas garde en parlant, & parce que le premier Usage, & qui donne d'ordinaire la loy, est comme nous avons dit, l'Usage de la parole prononcée, il s'ensuit que comme on ne sçait pas de quelle façon l'on prononce une chose, on ne peut pas sçavoir de quelle façon il la faut escrire: ces Remarques en fournissent des exemples.

Enfin on doute de l'Usage en beaucoup d'autres façons qui se voyent dans ces Remarques, & qu'il seroit trop long de rapporter dans une Preface.

3. Par quel moyen on peut s'esclaircir de l'Usage quand il est douteux, & inconnu.

3. Mais par quel moyen est-ce donc que l'on peut s'esclaircir de cet Usage, quand il est douteux & inconnu? Je responds que si ce doute procede de la prononciation, comme aux premiers exemples que nous avons donnez, il faut necessai-

cessairement avoir recours aux bons Auteurs, & apprendre de l'orthographe ce que l'on ne peut apprendre de la prononciation; car par exemple on sçaura bien par l'orthographe s'ils croyent qu'il faille dire, *Je vous prens tous à tesmoin*, ou *à tesmoins*, ce que l'on ne peut sçavoir par la prononciation: Mais si dans les Auteurs ny l'un ny l'autre ne s'y trouve, parce que l'occasion ne s'est pas présentée de l'employer, ou quand ils'y trouveroit, on auroit bien de la peine à le rencontrer, ou peut-estre ne se trouveroit-il qu'en un ou deux Auteurs, qui à moins que d'estre de la premiere Classe n'auroient pas assez d'autorité pour servir de loy, ny pour decider le doute? Alors voicy ce qu'il y a à faire; Il faut consulter les bons Auteurs vivans, & tous ceux qui ont une particuliere connoissance de la Langue, quoy qu'ils n'ayent rien donné au public, comme nous en avons un tres-bon nombre à Paris, & ayant pris leur opinion s'en tenir à la pluralité des voix; Que si elles sont partagées, ou en balance, il sera libre d'user tantost de l'une des façons & tantost de l'autre, ou bien de s'attacher à celuy des deux partis, auquel

quel

quel on aura le plus d'inclination, & que l'on croira le meilleur. Ce n'est pas encore tout, il faut sçavoir par quelle voye ceux que vous consulterez ainsi, s'esclairciront eux-mesmes du doute que vous leur demandez, puis qu'ils ne le pourront pas faire par la parole prononcée, ny par la parole escrite. 4. Certainement ils ne s'en sçauroient esclaircir, que par le moyen de l'*Analogie*, que toutes les Langues ont tousjours appellé à leur secours au défaut de l'*Usage*. Cette *Analogie* n'est autre chose en matiere de Langues, qu'un *Usage* general & estably que l'on veut appliquer en cas pareil à certains mots, ou à certaines phrases, où à certaines constructions, qui n'ont point encore leur *Usage* déclaré, & par ce moyen on juge quel doit estre ou quel est l'*Usage* particulier, par la raison & par l'exemple de l'*Usage* general; ou bien l'*Analogie* n'est autre chose qu'un usage particulier, qu'en cas pareil on infere d'un *Usage* general qui est desja estably; ou bien encore, c'est une ressemblance ou une conformité qui se trouve aux choses desja establies, sur laquelle on se fonde comme sur un patron, & sur un modèle pour en faire d'autres

4. Del'*Analogie*, le dernier recours dans les doutes de la Langue.

d'autres toutes semblables. Voyons-en un exemple, afin qu'il fasse plus d'impression, & donne plus de lumiere, & nous servons du même que nous avons allegué. On est en doute s'il faut dire, *Je vous prens tous à tescmoin, ou à tescmoins.* La prononciation comme j'ay fait voir, ne nous en peut esclaircir; les meilleurs Autheurs peut-estre n'ont point eu occasion d'escire ny l'un ny l'autre, & si quelqu'un l'a escrit, on ne scauroit où l'aller chercher; cependant on a besoin de ce terme, & il faut prendre party, quel remede? Il en faut consulter les Maistres vivans. Mais ces Maistres de qui l'apprendront-ils eux-mêmes? De l'*Analogie*, car ils raisonnent ainsi; Il n'y a point de doute que l'on dit & quel'on escrit, *Je vous prens tous à partie, & non pas à parties, & je vous prens tous à garent, & non pas à garens:* donc par Analogie & par ressemblance il faut dire *je vous prens tous à tescmoin, & non pas à tescmoins.* Cela est encore confirmé par une autre sorte d'*Analogie*, qui est celle de certains mots ou de certaines phrases, qui se disent adverbiallement, & par consequent indeclinablement, comme, *Ils se font fort de faire cela,*

*cela,*

*cela*, & non pas *ils se font forts*; *Ils demeurerent court*, & non pas *ils demeurerent courts*; *fort*, & *court*, s'employent là adverbialement; à *tesmoin* se peut dire de mesme. Donnons encore un exemple de l'*Analogie*. On est en doute si au préterit défini ou simple *Fuis* en toutes ses personnes & en tous les nombres est d'une syllabe ou de deux. La prononciation, ny l'orthographe ne nous en apprennent rien; à qui faut-il donc avoir recours? à l'*Analogie*. J'en ay fait une Remarque bien ample \* que le Lecteur pourra voir.

## V.

1. Que nostre Langue n'est fondée que sur l'Usage, ou sur l'Analogie, qui est l'image ou la copie de l'Usage.

2. Que la raison en matiere de Langues, & particulièrement en

1. De tout ce discours il s'en suit que nostre Langue n'est fondée que sur l'Usage ou sur l'*Analogie*, laquelle encore n'est distinguée de l'Usage, que comme la copie ou l'image l'est de l'original, ou du patron sur lequel elle est formée, tellement qu'on peut trancher le mot, & dire que nostre Langue n'est fondée que sur le seul Usage, ou désja reconnu, ou que l'on peut reconnoistre par les choses qui sont connues, ce qu'on appelle *Analogie*. 2. D'où il s'en suit encore que ceux-là se trompent lourdement, & pechent contre le premier principe des Langues, qui

\* La CCCCXXVII. Rem.

qui veulent raisonner sur la nostre, & qui condamnent beaucoup de façons de parler generally receuës, parce qu'elles sont contre la raison; car la raison n'y est point du tout considérée, il n'y a que l'Usage & l'Analogie; Ce n'est pas que l'Usage pour l'ordinaire n'agisse avec raison, & s'il est permis de mesler les choses saintes avec les prophanes, qu'on ne puisse dire ce que j'ay appris d'un grand homme, qu'en cela il est de l'Usage comme de la Foy, qui nous oblige à croire simplement & aveuglément, sans que nostre raison y apporte sa lumiere naturelle; mais que néanmoins nous ne laissons pas de raisonner sur cette mesme foy, & de trouver de la raison aux choses qui sont par dessus la raison. Ainsi l'Usage est celuy auquel il se faut entièrement soumettre en nostre Langue, mais pourtant il n'en exclut pas la raison ny le raisonnement, quoy qu'ils n'ayent nulle autorité; ce qui se voit clairement en ce que ce mesme Usage fait aussi beaucoup de choses contre la raison, qui non seulement ne laissent pas d'estre aussi bonnes que celles où la raison se rencontre, que mesme bien souvent elles sont plus élégantes & meilleures que celles

la nostre.  
n'est point  
confidè-  
rée.

\*\*\*

qui

3 Quel'U-  
sage fait  
beaucoup  
de choses  
par raison,  
beaucoup  
sans raison,  
& beau-  
coup con-  
tre raison.

qui sont dans la raison, & dans la regle ordinaire, jusques-là qu'elles font une partie de l'ornement & de la beauté du Langage. 3. En un mot l'Usage fait beaucoup de choses *par raison*, beaucoup *sans raison*, & beaucoup *contre raison*. *Par raison*, comme la pluspart des constructions grammaticales, par exemple, de joindre l'adjectif au substantif en mesme genre & en mesme nombre; de joindre le pluriel des verbes au pluriel des noms, & plusieurs autres semblables: *sans raison*, comme la variation ou la ressemblance des temps & des personnes aux conjugaisons des verbes; car quelle raison y a-t-il que *j'aimois* veuille plustost dire ce qu'il signifie que *j'aimeray*, ou que *j'aimeray* veuille plustost dire ce qu'il signifie que *j'aimois*, ni que *je fais* & *tu fais* se ressemblent plustost que la seconde & la troisieme personne *tu fais* & *il fait*? Non pas que je veuille dire que cette variation se soit faite sans raison, puis qu'elle marque la diversité des temps & des personnes qui est necessaire à la clarté de l'expression, mais parce qu'elle se varie plustost d'une façon que d'autre par la seule fantaisie des premiers hommes qui ont fondé la Langue. Toutes les



les conjugaisons anomales sont sans raison aussi ; car par exemple , cette conjugaison , *Je vais , tu vas , il va , nous allons , vous allez , ils vont* , est sans raison . Et contre raison , par exemple , quand on dit *peril éminent pour imminent , reconvert pour reconuré* , quand on fait regir le verbe non pas par le nominatif , mais par le genitif , & qu'on dit *une infinité de gens croyent* , & plusieurs autres semblables qui se voyent dans ces Remarques ; car il ne faut pas dire que ce soit le mot collectif *infinité* , qui fasse cela , parce qu'estant mis avec un genitif singulier , ce seroit une faute de luy faire regir le pluriel , & de dire *une infinité de monde croyent* . Ces Remarques fourniront grand nombre d'exemples de tous les trois , de ce que l'Usage fait avec raison , sans raison , & contre raison , à quoy je renvoye le Lecteur .

Il reste encore à parler d'un certain Usage , qui n'est point different de celui que nous avons défini , puis qu'il n'est point contraire à la façon de parler de la plus saine partie de la Cour , & qu'il est selon le sentiment & la pratique des meilleurs Autheurs du temps . C'est l'Usage de certaines particules qu'on

VI.

D'un certain Usage, qui ne consiste qu'aux particules.

\*\*\* 2 .

n'ob-

n'observe gueres en parlant, [ quoy que si on les observoit, on en parleroit encore mieux ] mais que le stile qui est beaucoup plus severe demande pour une plus grande perfection; Et c'est ce que l'on ne sçauroit jamais, quand on auroit passé toute sa vie à la Cour, si l'on n'est consommé dans les bons Auteurs. Ce sont proprement les delicatestes & les mysteres du stile. Vous en trouverez divers exemples dans ces Remarques. Il suffira d'en donner icy un ou deux pour faire entendre ce que c'est; comme d'escire tousjours *si l'on*, & non pas *si on*, si ce n'est en certains cas qui sont exceptez, & de mettre aussi tousjours *l'on* après la conjonction & , parce que le *t*, ne se prononce pas en cette conjonctive.

## VII.

1. Que le bon & le bel Usage ne sont qu'une mesme chose.

I. Au reste quand je parle du *bon Usage*, j'entends parler aussi du *bel Usage*, ne mettant point de difference en cecy entre le bon & le beau; car ces Remarques ne sont pas comme un Dictionnaire qui reçoit toutes sortes de mots, pourveu qu'ils soient François, encore qu'ils ne soient pas du bel Usage, & qu'au contraire ils soient bas & de l'alie du peuple. Mais mon dessein en cette

Oeu-

Oeuvre est de condamner tout ce qui n'est pas du bon ou du bel Usage, ce qui se doit entendre sainement, & selon mon intention, dont je pense avoir fait une declaration assez ample au commencement de cette Preface.

2. Pour moy j'ay creu jusqu'icy que dans la vie civile, & dans le commerce ordinaire du monde, il n'estoit pas permis aux honnestes gens de parler jamais autrement que dans le bon Usage, ny aux bons Escrivains d'escire autrement aussi que dans le bon Usage: Je dis en quelque stile qu'ils escrivent, sans mesme en excepter le bas.

2. Que les honnestes gens ne doivent jamais parler que dans le bon Usage, ni les bons Escrivains escire que dans le bon Usage.

Mais bien que ce sentiment que j'ay du Langage & du stile m'ait tousjours semblé veritable, neanmoins comme on se doit defier de soy-mesme, j'ay voulu scavoir l'opinion de nos Maistres, qui en demeurent tous d'accord.

3. Ainsi ce bon Usage se trouvera de grande estenduë, puis qu'il comprend tout le Langage des honnestes gens, & tous les stiles des bons Escrivains, & que le mauvais Usage est renfermé dans le Burlesque, dans le Comique en sa propre signification, comme nous avons dit, & le Satyrique, qui sont trois genres où si peu de gens s'occupent, qu'il n'y a nul-

3. Que pour ceux qui veulent parler & escire comme il faut, l'estenduë du bon Usage est très-grande, & celle du mauvais très-petite, & en quoy elle consiste.

\* \* \* 3

le proportion entre l'estenduë de l'un & de l'autre. Et il ne faut pas croire, comme font plusieurs, que dans la conversation, & dans les Compagnies il soit permis de dire en raillant un mauvais mot, & qui ne soit pas du bon usage : Où si on le dit, il faut avoir un grand soin de faire connoître par le ton de la voix & par l'action, qu'on le dit pour rire ; car autrement cela feroit tort à celuy qui l'auroit dit : & de plus il ne faut pas en faire mestier, on se rendroit insupportable parmy les gens de la Cour & de condition, qui ne sont pas accoustumez à ces sortes de mots. Ce n'est pas de cette façon qu'il se faut imaginer que l'on passe pour homme de bonne compagnie. Entre les fausses galanteries, celle-cy est des premieres, & j'ay veu souvent des gens qui usant de ces termes & faisant rire le monde, ont creu avoir réüssi, & néanmoins on se rioit d'eux, & l'on ne rioit pas de ce qu'ils avoient dit, comme on rit des choses agreables & plaisantes. Par exemple, ils disoient *boutez-vous là*, pour dire *mettez-vous là* ; *ne demarez point*, pour dire *ne bougez de vostre place* ; & le disoient en raillant, sçachant bien que c'estoit mal parler, &

ceux-

ceux-mesme qui l'oyoient, ne doutoient point que ceux qui le disoient ne le sceussent, & avec tout cela, ils ne le pouvoient souffrir. Que s'ils repartent qu'il ne faut pas dans la conversation ordinaire parler un langage soustenu, je l'avouë; cela seroit encore en quelque façon plus insupportable, & souvent ridicule; mais il y a bien de la difference entre un langage soustenu, & un langage composé de mots & de phrases du bon Usage, qui comme nous avons dit, peut estre bas & familier, & du bon Usage tout ensemble; Et pour escrire, j'en dirai de me mesme, que quand j'escrirois à mon Fermier ou à mon valet, je ne voudrois pas me servir d'aucun mot qui ne fust du bon Usage, & sans doute si je le faisois, je ferois une faute en ce genre.

De ce grand Principe, que *le bon Usage* est le Maistre de nostre Langue, il s'ensuit que ceux-là se trompent, qui en donnent toute la juridiction *au Peuple*, abusé par l'exemple de la Langue Latine mal entendu, laquelle, à leur avis, reconnoist le peuple pour son Souverain; car ils ne considerent pas la difference qu'il y a entre *Populus* en Latin,

VIII.

Que le  
peuple  
n'est point  
le maistre  
de la Lan-  
gue.

\*\*\* 4.

&amp;

& *Peuple* en François , & que ce mot de *Peuple* ne signifie aujourd'huy parmy nous que ce que les Latins appellent *Plebs* , qui est une chose bien differente & au dessous de *Populus* en leur Langue. *Le Peuple* composoit avec le Senat tout le corps de la Republique , & comprenoit les Patriciens , & l'Ordre des Chevaliers avec le reste du peuple. Il est vray qu'encore qu'il faille avouer que les Romains n'estoient pas faits comme tous les autres hommes , & qu'ils ont surpassé toutes les Nations de la terre en lumiere d'entendement , & en grandeur de courage , si est-ce qu'il ne faut point douter , qu'il n'y eust divers degrez , & comme diverses classes de suffisance & de politesse parmy ce peuple , & que ceux des plus bas estages n'usassent de beaucoup de mauvais mots & de mauvaises phrases , que les plus élevez d'entre eux condamnoient. Tellement que lors qu'on disoit que le Peuple estoit le Maistre de la Langue , cela s'entendoit sans doute de la plus saine partie du peuple , comme quand nous parlons de la Cour & des Auteurs , nous entendons parler de la plus saine partie de l'un & de l'autre. Selon nous, *le peuple*

*ple n'est le maistre que du mauvais Usage, & le bon Usage est le maistre de nostre Langue.*

De ce mesme principe il s'ensuit encore que ce sont des plaintes bien vaines & bien injustes, que celles de quelques Escrivains modernes, qui ont tant declamé contre le soin de la pureté du langage, & contre ses partisans. Ils s'escrient sur ce sujet en des termes estranges, & alleguent des Auteurs, qui en verité ne disent rien moins que ce qu'ils leur font dire. Trois raisons m'empeschent de nommer ceux qui les alleguent, & qui par avance semblent avoir pris à tasche d'attaquer ces Remarques, dont ils sçavoient le projet. L'une que ce sont des personnes que je fais profession d'honorer, l'autre qu'ils ont sagement protesté à l'entrée de leurs Ouvrages, qu'ils estoient prests de se departir de leur opinion, si elle n'estoit pas approuvée; & pleust à Dieu que chacun en usast ainsi; car à mon gré il n'y a rien de beau & d'heroïque, comme de se retracter genereusement, dès qu'il apparoit qu'on s'est trompé. Et enfin parce que lors qu'ils ont escrit, ils n'estoient pas encore initiés aux mysteres de nostre Langue, où

I X.

r. Respon-  
se à quel-  
ques Escri-  
vains mo-  
dernes qui  
ont tasché  
de descrier  
le soin de  
la pureté  
du Langa-  
ge, & ont  
estrange-  
ment de-  
clamé con-  
tre ses par-  
tisans.

\*\*\* §      depuis

depuis ils ont esté admis, & sont entrez si avant, qu'ils ont pris des sentimens tout contraires; mais en attendant qu'ils ayent le loisir ou l'occasion d'en rendre un tesmoignage public, je ne dois pas dissimuler qu'ils ont fait un mal qui demande un prompt remede, à cause que leurs Livres, qui ont le cours & l'estime qu'ils meritent, peuvent faire une mauvaise impression dans les esprits, & retarder en quelques-uns le fruit legitime de ce travail. 2. Il ne faut qu'un mot pour destruire tout ce qu'ils disent, c'est *l'Usage*; car toute cette pureté à qui ils en veulent tant, ne consiste qu'à user de mots & de phrases, qui soient du bon Usage. Il s'ensuit donc que s'il n'importe pas de garder cette pureté, il n'importe pas non plus de parler ou d'escrire contre le bon Usage. Y a-t-il quelqu'un qui osast dire cela? Il n'y a que ces Messieurs, qui donnent *au Peuple*, comme j'ay dit, l'empire absolu du langage, & qui dans tous ces beaux raisonnemens qu'ils font sur la Langue, ne parlent jamais de l'Usage, semblables à ceux qui traiteroient de l'Architecture sans parler du niveau ny de l'esquierre, ou de la Geometrie pratique sans dire un seul mot

2. Tout leur raisonnement est détruit par un seul mot, qui est *l'Usage*.



mot de la regle ny du compas. Puis donc que le bon Usage est le Maistre, faut-il prendre à partie ceux qui rendent ce service au public, de remarquer les mots & les phrasés qui ne sont pas de cet usage? sont-ce eux, qui font le bon ou le mauvais Usage comme ils veulent? Au contraire bien souvent quand un mot ou une façon de parler est condamnée par le bon Usage, ils y ont autant de regret que ceux qui s'en plaignent: mais quoy? il faut se soumettre malgré qu'on en ait, à cette puissance souveraine, Que s'ils s'opiniastrent à ne le pas faire, ils en verront le succès, & quel rang on leur donnera parmy les Escrivains. Il ne faut qu'un mauvais mot pour faire mépriser une personne dans une Compagnie, pour descrier un Prédicateur, un Advocat, un Escrivain. Enfin, un mauvais mot, parce qu'il est aisé à remarquer, est capable de faire plus de tort qu'un mauvais raisonnement, dont peu de gens s'apperçoivent; quoy qu'il n'y ait nulle comparaison de l'un à l'autre. 3. Quant à ce grand nombre d'allegations qu'ils ont ramassé contre le soin de la pureté, il n'y en a pas une seule qui prouve ce qu'ils prétendent,

\*\*\* 6

ny

3. Que tous les Auteurs qu'ils alleguent contre la pureté du Lan-

gage. ne di-  
sent rien  
moins que  
ce qu'ils  
leur font  
dire.

ny qui en approche; car qui seroit l'Au-  
theur celebre ou mediocrement sensé,  
qui se seroit avisé de dire, qu'il ne faut  
point se soucier de parler ny d'escrire pu-  
rement? Elles sont toutes, ou contre  
ceux qui ont beaucoup plus de soin des  
paroles que des choses, ou qui pechent  
dans une trop grande affectation, soit de  
paroles, soit de figures, soit de perio-  
des, ou qui ne sont jamais satisfaits de  
leur expression, & qui ne croyent pas  
que la premiere qui se presente, puisse  
jamais estre bonne; qui sont toutes cho-  
ses que nous condamnons aussi bien  
qu'eux, & qui n'ont rien de commun  
avec le sujet que nous traitons. Il ne  
faut que voir dans leur source les passages  
qu'ils ont citez, pour justifier tout ce  
que je dis: car pour le Grammairien  
Pomponius Marcellus, ces Messieurs se  
font accroire, qu'il s'estoit rendu extré-  
mement importun & mesme ridicule, à  
force d'estre exact observateur de la pu-  
reté de sa Langue. Suetone de qui ils  
ont pris ce passage, ne dit nullement ce-  
la. Je ne veux pas dire aussi, qu'on l'ait  
allegué non plus que les autres, de mau-  
vaise foy, je croirois plustost que c'est  
par surprise, ou par negligence, & fau-  
te

te de lire attentivement; parce que tout le blafme que donne Suetone à ce Grammairien, ne confifte qu'en fa façon de proceder, & non pas au foin qu'il avoit de la pureté du langage; car voicy l'hiftoire en deux mots. Il plaidoit une caufe, & Cassius Severus qui plaidoit contre luy, parlant à son tour, fit un solecisme. Ce Pedant qui fe devoit contenter de l'en railler en passant, comme eult fait un honnefte homme, s'emporta contre luy avec tant de violence, & luy reprocha si souvent cette faute, que ne cessant de crier & de redire toujours la mefme chose avec exaggeration, il se rendit infupportable. Cassius Severus pours'en mocquer, demanda du temps aux Juges, afin que fa partie peult se pourvoir d'un autre Grammairien, parce qu'il voyoit bien qu'il ne s'agiffoit plus que d'un solecisme, qui estoit devenu le noeud de l'affaire, exposant ainsi à la rifée de tout le monde l'impertinence du Pedant. Par ce seul passage, jugez, je vous prie, de tous les autres; prouvet-il qu'on se rende ridicule en observant la pureté du langage? le Grammairien n'avoit-il pas eu raifon de reprendre la faute que Cassius Severus avoit faite?

\* \* 7.

car

car on ne peut pas dire que ce ne fust une faute, & des plus grossieres, puis que Suetone la nomme un solecisme. En quoy donc ce Grammairien a-t-il manqué? en son procedé pedantesque, comme il arrive en la correction fraternelle, quand elle n'est pas faite avec la discretion qu'il faut; le peché que l'on reprend ne laisse pas d'estre peché, & d'estre bien repris; mais on ne laisse pas aussi de reprendre d'indiscretion celuy qui a fait la correction mal à propos. Il a fallu un peu s'estendre sur ce passage, parce que ces Messieurs en font leur espée & leur bouclier.

Pour nous, ce seroit se mettre en peine de prouver le jour en plein midy, que d'alleguer des Autheurs en faveur de la pureté du Langage. Ils se presentent en foule de tous costez; mais le seul Quintilien suffit, & de tous ses passages il n'en faut qu'un seul qui en vaut mille, pour deffendre ce petit travail & la pureté de la Langue. *An ideo, dit-il, minor est M. Tullius Orator quòd idem artis hujus ( scilicet Grammaticæ ) diligentissimus fuit, & in filio, ut in Epistolis apparet rectè loquendi ac scribendi usque qua que* ( remarquez ce mot ) *asper quo-*  
que

*que exactor? Aut vim Caesaris fregerunt  
 editi de Analogia libri? Aut ideo minus  
 Messalanitidus, quia quosdam totos li-  
 bellos non de verbis modo singulis, sed  
 etiam literis dedit? c'est-à-dire, Quoy!  
 Ciceron a-t-il esté moins estimé pour  
 avoir eu un soin extraordinaire de la pu-  
 reté du langage, & pour n'avoir cessé  
 de crier après son fils, qu'il s'estudiait  
 sur tout à parler & à escrire purement?  
 Et l'éloquence de Cesar a-t-elle eu moins  
 de force, quoy qu'il ait esté si instruit  
 & si curieux de la Langue, qu'il a mesme  
 fait des Livres de l'Analogie des mots?  
 Et enfin doit-on moins faire d'estat de  
 Messalla, pour avoir donné au public  
 des Livres entiers, non seulement de  
 tous les mots, mais de tous les caracte-  
 res? Après cela, oseroit-on dire, com-  
 me ils disent, car je ne rapporteray que  
 leurs propres termes, que de s'occuper à  
 ces matieres, soit un indice assuré de  
 grande bassesse d'esprit, & que ceux dont  
 le Genie n'a rien de plus à cœur que cet  
 examen scrupuleux de paroles, & j'ose  
 dire de syllabes, ne sont pas pour reüssir  
 noblement aux choses serieuses, ny pour  
 arriver jamais à la magnificence des pen-  
 sées? Appellera-t-on ces Observations,  
 com-*

com-

comme ils font, de vaines subtilitez, des scrupules impertinens, des superstitions pueriles, des imaginations ridicules, des contraintes serviles, & en un mot, des bagatelles, dira-t-on avec eux, que c'est une gesne que l'on s'impose. & que l'on veut donner aux autres? dira-t-on que ces Remarques, n'ont rien à quoy un esprit s'il n'est fort petit se puisse attacher, & qu'elles sont capables de nous faire perdre la meilleure partie de nostre langage, & que si l'on ne s'opposoit aux vaines imaginations de ces esprits, qui croyent meriter beaucoup par ces sortes de subtilitez, il ne faudroit plus parler du bon sens? Et encore après tout cela ils ajoustent, qu'ils n'oseroient s'expliquer de ce qu'ils pensent de tant de belles maximes. Quoy! n'en ont-ils point assez dit? que peuvent-ils dire ny penser de pis sur ce sujet? Enfin dira-t-on avec eux, que c'est une grande misere de s'asservir de telle sorte aux paroles, que ce soin prejudicie à l'expression de nos pensées, & que pour éviter une diction mauvaise ou douteuse, on soit contraint de renoncer aux meilleures conceptions du monde, & d'abandonner ce qu'on a de meilleur dans l'esprit, &

mille

mille autres choses semblables qui sont importunes à rapporter. Il faut donc que ces Messieurs ayent perdu ou supprimé leurs plus belles conceptions dans ces Ouvrages qu'ils ont faits contre mes Remarques, puis qu'ils ont eu grand soin de n'y mettre point de mauvais mots, en quoy il se voit que leur pratique ne s'accorde pas avec leur theorie. Qui a jamais ouï dire, que la pureté du langage nous empesche d'exprimer nos pensées? Les deux plus éloquens hommes qui furent jamais, & dont le langage estoit si pur, Demosthenes & Ciceron, n'ont-ils donc laissé à la posterité que leurs plus mauvaises pensées; parce que cette scrupuleuse & ridicule pureté à laquelle ils s'attachoient trop, les a empeschez de nous donner les bonnes?

Ce qui a trompé ces Messieurs, c'est qu'ils ont confondu deux choses bien différentes, & qui toutefois sont bien aisées à distinguer, *l'Usage public*, & *le caprice des particuliers*. A la verité, de ne vouloir pas dire que *quelque chose s'abbat*, ( je ne rapporte icy que leurs exemples ) à cause de l'allusion ou de l'équivoque qu'il fait avec *le Sabbat des*

*Sor-*

*Sorciers*, ny se servir du mot de *pendant*, à cause d'un *pendant d'espée*, & plusieurs autres semblables; j'avoüe que cela est ridicule, & digne des epithetes & de la bile de ces Messieurs. Mais il en faut demeurer là; car de passer de la fantaisie d'un particulier à ce que l'Usage a estably, & de blasmer également l'un & l'autre, c'est ne sçavoir pas la difference qu'il y a entre ces deux choses. Par exemple, ils se plaignent de ce qu'on n'oseroit plus dire *face*, pour *visage*, \* si ce n'est en certaines phrases consacrées; Est-ce une chose digne de risée, comme ils la nomment en triomphant sur ce mot, de se soumettre à l'Usage en cela, comme en tout le reste? C'est veritablement une chose digne de risée, qu'on ait commencé à s'en abstenir par une raison si ridicule, & si impertinente, que celle que tout le monde sçait, & que ces Messieurs expriment; & l'on en peut dire autant de *Poitrine* & de quelques autres; mais cette raison quoy qu'extravagante & insupportable, a fait néanmoins qu'on s'est abstenu de le dire & de l'escrire, & que par cette discontinuation, qui dure depuis

\* Voyez la LXVIII. Rem. &amp; Observ.



depuis plusieurs années, l'Usage enfin l'a mis hors d'usage pour ce regard; de sorte qu'en mesme temps que je condamne la raison pour laquelle on nous a osté ce mot dans cette signification, je ne laisse pas de m'en abstenir, & de dire hardiment qu'il le faut faire, sur peine de passer pour un homme qui ne sçait pas sa Langue, & qui peche contre son premier principe qui est l'Usage.

Il est vray qu'il y a de certains mots, qui ne sont pas encore absolument condamnés, ny generalement approuvés, comme *au surplus, affectueusement, à present, aucunefois*, & plusieurs autres semblables. Je ne voudrois pas blasmer ceux qui s'en servent; mais il est toujours plus seur de s'en abstenir, puis qu'aussi bien on s'en peut passer, & faire des volumes entiers très-excellents fans cela. Ces Messieurs pour grossir leurs plaintes, & rendre leur party plus plausible, alleguent encore certains autres mots, dont je n'ay jamais oüy faire de scrupule, tant s'en faut que je les aye oüy condamner, comme ces adverbés, *aujourd'huy, soigneusement, generalement*: Cela m'a surpris. Il ne se faut jamais faire des chimeres pour les combattre. Pour

Pour

Pour ce qui est de ces deux mots, *véneration*, & *souveraineté*, où ils triomphent aussi, il est vray que M. Coëffeteau n'a jamais voulu user de l'un ny de l'autre, mais a tousjours dit *souveraine puissance*, pour *souveraineté*, & avoir *en grande reverence*, pour avoir *en grande véneration*. Neanmoins de son temps il n'y a eu que luy, qui ait eu ce scrupule, en quoy il n'a pas esté loué ny suivy. L'un & l'autre sont fort bons, & particulièrement *véneration*, que j'aimerois mieux dire que *reverence*, quoy qu'excellent en la phrase que j'ay rapportée. Pour *souveraineté*, il y a des endroits dans le genre sublime, où *souveraine puissance*, seroit beaucoup plus élégant que *souveraineté*.

Voilà quant *aux mots*: Leurs plaintes ne sont pas plus justes pour *les phrases*. Ils ne peuvent souffrir qu'on s'affujettisse à celles qui sont de la Langue, & nous accusent de la rendre pauvre sur ce mauvais fondement que nous posons, *disent-ils*, que ce qui est bien dit d'une sorte, ( ce sont leurs termes ) est par consequent mauvais de l'autre. Il est indubitable que chaque Langue a ses phrases, & que l'essence, la richesse,

&amp;

& la beauté de toutes les Langues, & de l'élocution, consistent principalement à se lervir de ces phrases-là. Ce n'est pas qu'on n'en puisse faire quelquefois, comme j'ay dit dans mes Remarques, au lieu qu'il n'est jamais permis de faire des mots; mais il y faut bien des précautions, entre lesquelles celle-cy est la principale, que ce ne soit pas quand l'autre phrase qui est en usage approche fort de celle que vous inventez. Par exemple, on dit d'ordinaire *lever les yeux au Ciel*, (je n'allegue que les exemples de ces Messieurs) c'est parler François que de parler ainsi; néanmoins comme ils croyent qu'il est tousjours vray, que ce qui est bien dit d'une façon n'est pas mauvais de l'autre, ils trouvent bon de dire aussi *élever les yeux vers le Ciel*, & pensent enrichir nostre Langue d'une nouvelle phrase; mais au lieu de l'enrichir, ils la corrompent; car son genie veut que l'on die *levez*, & non pas *élevez les yeux*; *au Ciel* & non pas *vers le Ciel*. Ils s'escrient encore, que si nous en sommes creus, *Dieu ne sera plus supplié*, mais seulement *prié*. Je soustiens avec tous ceux qui sçavent nostre Langue, que *supplier Dieu* n'est point parler

ler

ler François , & qu'il faut dire absolument *prier Dieu* \* , fans s'amuser à raisonner contre l'Usage , qui le veut ainsi. *Quitter l'envie pour perdre l'envie* , ne vaut rien non plus.

Je ne me suis servy que de leurs exemples ; mais pour fortifier encore cette verité , qu'il n'est pas permis de faire ainsi des phrases , je n'en allegueray qu'une , qui est que l'on dit *abonder en son sens* , & non pas *abonder en son sentiment* , quoy que *sens* & *sentiment* ne soient icy qu'une mesme chose ; & ainsi d'une infinité d'autres , ou plustost de toute la Langue , dont on sapperoit les fondemens , si cette façon de l'enrichir estoit recevable.

Enfin ils finissent leurs plaintes par ces mots , *qu'il n'en faut pas davantage pour vous convaincre , que vous n'estes pas dans la pureté du beau langage , que de vous servir d'une diction qui entre dans le stile d'un Notaire* : Les termes de l'art sont tousjours fort bons & fort bien receus dans l'estenduë de leur jurisdiction , où les autres ne vaudroient rien ; & le plus habile Notaire de Paris se rendroit ridicule , & perdrait toute sa  
pra-

\* Voyez la CCXII. Rem. & Observ.

pratique, s'il se mettoit dans l'esprit de changer son stile, & ses phrases pour prendre celles de nos meilleurs Ecrivains; Mais aussi que diroit-on d'eux s'ils escrivoient, *Iceluy, jaçoit que, ores que, pour & à icelle fin*, & cent autres semblables que les Notaires employent? Ce n'est pas pourtant une consequence, comme ces Messieurs nous la veulent faire faire, que toutes les diction qui entrent dans le stile d'un Notaire soient mauvaises; au contraire la plupart sont bonnes, mais on peut dire sans blesser une profession si necessaire dans le monde, que beaucoup de gens usent de certains termes, qui sentent le stile de Notaire, & qui dans les actes publics sont très-bons, mais qui ne valent rien ailleurs.

On m'objectera, que puis que l'Usage est le Maistre de nostre Langue, & que de plus il est changeant, comme il se voit par plusieurs de mes Remarques, & par l'experience publique, ces Remarques ne pourront donc pas servir long-temps; parce que ce qui est bon maintenant, sera mauvais dans quelques années, & ce qui est mauvais sera bon. Je respons, & j'avouë, que c'est la destinée

X.

1. Responſe  
à l'objec-  
tion qu'on  
peut faire  
contre ces  
Remar-  
ques, ſur le  
change-  
ment de  
l'Usage.

née

née de toutes les Langues vivantes d'estre sujetes au changement ; mais ce changement n'arrive pas si à coup , & n'est pas si notable , que les Autheurs qui excellent aujourd'huy en la Langue , ne soient encore infiniment estimez d'icy à vingt-cinq ou trente ans ; comme nous en avons un exemple illustre en Monsieur Coëffeteau , qui conserve toujours le rang glorieux qu'il s'est acquis par sa Traduction de Florus , & par son Histoire Romaine ; quoy qu'il y ait quelques mots & quelques façons de parler , qui florissoient alors , & qui depuis sont tombées comme les feüilles des arbres. Et quelle gloire n'a point encore Amyot depuis tant d'années , quoy qu'il y ait un si grand changement dans le Langage ? Quelle obligation ne luy a point nostre Langue , n'y ayant jamais eu personne , qui en ait mieux sceu le genie & le caractère que luy , ni qui ait usé de mots , ni de phrases si naturellement Françoises , sans aucun melleange des façons de parler des Provinces , qui corrompent tous les jours la pureté du vray Langage François. Tous ses magazins & tous ses thresors sont dans les Oeuvres de ce grand homme , & encore  
aujourd'

aujourd'hui nous n'avons gueres de façons de parler nobles & magnifiques, qu'il ne nous ait laissées; & bien que nous ayons retranché la moitié de ses phrases & de ses mots, nous ne laissons pas de trouver dans l'autre moitié presque toutes les richesses dont nous nous vantons, & dont nous faisons parade. Aussi semble-t-il disputer le prix de l'éloquence Historique avec son Auteur, & faire douter à ceux qui savent parfaitement la Langue Grecque & la Françoisse, s'il a accru ou diminué l'honneur de Plutarque en le traduisant.

Que si l'on avoit esgard à ce changement, en vain on travailleroit aux Grammaires & aux Dictionnaires *des Langues vivantes*; & il n'y auroit point de Nation qui eust le courage d'écrire en sa Langue, ni de la cultiver, ni nous n'auroions pas aujourd'hui ces Ouvrages merveilleux des Grecs & des Latins, puis que leur Langue en ce temps-là n'estoit pas moins changeante que la nostre, & que les autres vulgaires, tescmoin Horace.

*Multa renascentur quæ jam cecidere,  
&c.*

Mais quand ces Remarques ne serviroient

\* \* \* \*

roient

roient que vingt-cinq ou trente ans, ne feroient-elles pas bien employées? Et si elles estoient comme elles eussent peu estre, si un meilleur Ouvrier que moy y eust mis la main, combien de personnes en pourroient-elles profiter durant ce temps-là? Et toutefois je ne demeure pas d'accord, que toute leur utilité soit bornée d'un si petit espace de temps; non seulement parce qu'il n'y a nulle proportion entre ce qui se change, & ce qui demeure dans le cours de vingt-cinq ou trente années, le changement n'arrivant pas à la milliesme partie de ce qui demeure; 2. Mais à cause que je pose des principes qui n'auront pas moins de durée que nostre Langue & nostre Empire. Car il sera tousjours vray qu'il y aura un bon & un mauvais Usage, que le mauvais sera composé de la pluralité des voix, & le bon de la plus saine partie de la Cour, & des Escrivains du temps; qu'il faudra tousjours parler & escrire selon l'Usage qui se forme de la Cour & des Auteurs, & que lors qu'il sera douteux ou inconnu, il en faudra croire les Maistres de la Langue, & les meilleurs Escrivains. Ce sont des maximes à ne changer jamais, & qui pourront servir à la posterité de  
 mel-

2. Que ces Remarques contiennent beaucoup de principes, ou de maximes de nostre Langue, qui ne sont point sujettes au changement.



mesme qu'à ceux qui vivent aujourd'huy; & quand on changera quelque chose de l'Usage que j'ay remarqué, ce sera encore selon ces mesmes Remarques que l'on parlera & que l'on escriira autrement que ces Remarques ne portent. Il sera tousjours vray aussi, que les Regles que je donne pour la netteté du Langage ou du stile subsisteront, sans jamais recevoir de changement. Outre qu'en la construction Grammaticale les changemens y sont beaucoup moins frequens qu'aux mots & aux phrases.

A tout ce que je viens de dire en faveur de mes Remarques contre le changement de l'Usage, un de nos Maistres adjouste encore une raison, qui ne peut pas venir d'un esprit, ny d'une suffisance vulgaire. Il soustient que quand une Langue a nombre & cadence en ses periodes, comme la Françoisse l'a maintenant, elle est en sa perfection, & qu'estant venuë à ce point, on en peut donner des regles certaines, qui dureront tousjours. Il appuye son opinion sur l'exemple de la Langue Latine, & dit que les regles que Ciceron a observées, & toutes les dictions & toutes les phrases dont il s'est servy, estoient aussi bon-

nes & aussi estimées du temps de Senecque, que quatre-vingts ou cent ans auparavant, quoy que du temps de Senecque on ne parlast pas comme au siecle de Ciceron, & que la Langue fust extrêmement descheuë. Mais comme il se rencontre en cela beaucoup de difficultez, qui demandent une longue discussion, il n'appartient qu'à l'Authent d'une érudition si exquise de les desmesler, & d'en avoir toute la gloire. Pour moy, c'est assez qu'il m'ait permis d'en toucher un mot en passant, & d'attacher cette piece comme un ornement à ma Préface.

## X I.

S'il est vrai  
que l'on  
puisse  
quelque-  
fois faire  
des mots.

Mais puis que j'ay resolu de traiter à fond toute la matiere de l'Usage, il faut voir s'il est vray, comme quelques-uns le croyent, qu'il y ait de certains mots qui n'ont jamais esté dits, & qui neanmoins ont quelquefois bonne grace; mais que tout consiste à les bien placer. En voicy un exemple d'un des plus beaux & des plus ingenieux esprits de nostre siecle, à qui il devoit bien estre permis d'inventer au moins quelques mots, puis qu'il est si fertile & si heureux à inventer tant de belles choses en toutes fortes de sujets, entre lesquels il y en a

un

P R E F A C E. I

un d'une invention admirable, où il a dit,

*Dedale n'avoit pas de ses rames plumenses*

*Encore traversé les ondes escumenses.*

Il a fait ce mot *plumenses*, qui n'a jamais esté dit en nostre Langue; il est vray que ce n'est pas un mot tout entier, mais seulement allongé, puis que d'un mot receu *plume*, il a fait *plumieux*, suivant le conseil du Poëte, dont nous avons désja parlé,

*Licuit, sempérque licebit, &c.*

Et certainement il l'a si bien placé, que s'il en faut recevoir quelqu'un, celui-cy merite son passeport. Mais avec tout cela je me contente de ne point blâmer ceux qui ont ces belles hardieses, sans les vouloir imiter, ny les conseiller aux autres; nostre Langue les souffrant moins que Langue du monde, & estant certain qu'on ne les sçauroit si bien mettre en œuvre, que la pluspart ne les condamnent. Il n'est permis à qui que ce soit de faire de nouveaux mots, non pas mesme au Souverain; de sorte que M. Pomponius Marcellus eut raison de reprendre Tibere d'en avoir fait un, & de dire qu'il pouvoit bien donner le droit

\* \* \* \* 3 de

ii P R E F A C E.

de Bourgeoisie Romaine aux hommes, mais non pas aux mots, son autorité ne s'estendant pas jusques-là. Ce n'est pas qu'il ne soit vray, que si quelqu'un en peut faire qui ait cours, il faut que ce soit un Souverain, ou un Favori, ou un principal Ministre; non pas que de soy, pas un des trois ait ce pouvoir, comme nous venons de dire avec ce Grammairien Romain; mais cela se fait par accident, à cause que ces sortes de personnes ayant inventé un mot, les Courtisans le recueillent aussi-tost, & le disent si souvent, que les autres le disent aussi à leur imitation; tellement qu'enfin il s'establit dans l'Usage, & est entendu de tout le monde. Car puis qu'on ne parle que pour estre entendu, & qu'un mot nouveau, quoy que fait par un Souverain, n'en est pas d'abord mieux entendu pour cela, il s'ensuit qu'il est aussi peu de mise & de service en son commencement, que si le dernier homme de ses Estats l'avoit fait. Enfin j'ay oüy dire à un grand homme, qu'il est justement des mots, comme des modes. Les Sages ne se hazardent jamais à faire ny l'un ny l'autre; mais si quelque temeraire, ou quelque bizar-

re,

re , pour ne luy pas donner un autre nom , en veut bien prendre le hazard , & qu'il soit si heureux qu'un mot , ou qu'une mode qu'il aura inventée , luy réussisse ; alors les Sages qui sçavent qu'il faut parler & s'habiller comme les autres , suivent non pas , à le bien prendre , ce que le temeraire a inventé , mais ce que l'Usage a receu ; & la bizarrerie est égale de vouloir faire des mots & des modes , ou de ne les vouloir pas recevoir après l'approbation publique. Il n'est donc pas vray qu'il soit permis de faire des mots , si ce n'est qu'on veuille dire , que ce que les Sages ne doivent jamais faire , soit permis. Cela s'entend des mots entiers ; car pour les mots allongez ou derivez , c'est autre chose ; on les souffre quelquefois , comme j'ay dit suivant le sens d'Horace , & le bel exemple que j'en ay donné.

I. Peut-estre qu'on trouvera estrange , que je n'aye observé aucun ordre en ces Remarques , n'y ayant rien de si beau ny de si necessaire que l'ordre en toutes choses. Mais n'est-il pas vray que si j'eusse observé celuy qu'on appelle Alphabétique , on eust esté content ? Et la Table ne le fait-elle pas ? Et encore avec

## XII.

I. Pourquoy l'Auteur n'a point voulu observer d'ordre en ces Remarques.

\* \* \* \* 4

plus

plus d'avantage; puis que non seulement elle reduit à l'ordre de l'Alphabet tout le texte des Remarques, qui est tout ce qu'on eust demandé, mais aussi toutes les choses principales qu'elles contiennent, qui est ce qu'on n'auroit pas eu sans la Table. Outre que cet ordre Alphabetique ne produit de soy autre chose, que de faire trouver les matieres plus promptement: c'est pourquoy il a tousjours esté estimé le dernier de tous les ordres, qui ne contribuë rien à l'intelligence des matieres que l'on traite. Et de fait pour en donner un exemple tout visible, entendroit-on mieux la Remarque que je fais sur ce mot *amour*, & celle que je fais sur la préposition *avec*, s'ils estoient tous deux rangez sous une mesme lettre? ont-ils quelque chose de commun ensemble, si ce n'est de commencer par une mesme lettre, qui n'est rien?

Mais on me dira, qu'il y avoit une autre espece d'ordre à garder plus raisonnable & plus utile, qui estoit de ranger toutes ces Remarques sous les neuf parties de l'Oraison, & de mettre ensemble premierement les articles, puis les noms, puis les pronoms, les verbes,  
les

les participes, les adverbés, les prépositions, les conjonctions, & les interjections. Je respons que je ne nie pas que cet ordre ne soit bon, & si l'on juge qu'il soit plus commode ou plus profitable au Lecteur, il ne sera pas mal-aisé par une seconde Table, & par une seconde impression d'y reduire ces Remarques; quoy que pour en parler sainement, il ne serviroit qu'à ceux qui sçavent la Langue Latine, & par consequent toutes les parties de la Grammaire; car pour les autres qui n'ayant point estudié, ne sçauront ce que c'est que de toutes les parties del'Oraison, tant s'en faut que cet ordre leur agreast, ny leur donnast aucun avantage, qu'il pourroit les effaroucher, & leur faire croire qu'ils n'y comprendroient rien; quoy qu'en effet elles soient, ce me semble, conceuës d'une sorte, que les femmes & tous ceux qui n'ont nulle teinture de la Langue Latine en peuvent tirer du profit. C'est pourquoy j'y ay meslé beaucoup moins d'érudition que la matiere n'en eust pû souffrir, & encore a-ce esté par l'avis de mes amis, & d'une façon que le Latin, ny le Grec ne troublent point le François. Et certainement si j'avois eu à faire une

\* \* \* \* 5. Gram-

Grammaire , je confesse que je ne l'aurois deu ny peu faire autrement , que dans l'ordre des parties de l'Oraison, à cause de la dépendance qu'elles ont l'une de l'autre, par un certain ordre fondé dans la nature, & non point arrivé par hazard, comme Scaliger le Pere l'a admirablement demonsté.

Mais comme je n'ay eu dessein que de faire des Remarques, qui sont toutes destachées l'une de l'autre, & dont l'intelligence ne dépend nullement, ny de celles qui précédent, ny de celles qui suivent, la liaison n'y eust servy que d'embarras, & j'eusse bien pris de la peine pour rendre mon travail moins agréable, & moins utile; car il est certain que cette continuelle diversité de matieres recrée l'esprit, & le rend plus capable de ce qu'on luy propose, sur tout quand la brieveté y est jointe, comme icy, & qu'on est asseuré que chaque Remarque fait son effet. 2. Après tout, il y a une certaine confusion qui a ses charmes, aussi bien que l'ordre; toutefois je ne tiens pas que ce soit une confusion qu'un meffange de diverses choses, dont chacune subsiste separément.

2. Qu'il y a grande difference entre un meffange de diverses choses & une confusion.

J'ay eu encore une autre raison qui m'a obli-



obligé de n'observer point d'ordre, je ne la veux point dissimuler. C'est que n'ayant pas achevé ces Remarques, quand ceux qui ont tout pouvoir sur moy, m'ont fait commencer à les mettre sous la presse, j'ay eu moyen d'en ajouter tousjours de nouvelles, ce que je n'eusse pû faire si j'eusse suivy l'un des deux ordres, dont je viens de parler. Mais certainement quand tout auroit esté achevé, je n'aurois pas laissé de les donner avec cet agreable meflange, pour les raisons que j'ay dites.

1. On m'objectera encore que toutes les fautes que je remarque, je les attribué à nos bons Auteurs, & qu'ainsi il n'y en a donc point selon moy, qui en soit exempt. Je l'avouë avec tout le respect qui leur est deu, & je ne crois pas, que comme ce sont tous d'excellens hommes, il y en ait un seul qui prétende, s'il est encore vivant, ou qui ait prétendu s'il ne l'est plus, d'estre impeccable en cette matiere, non plus qu'aux autres; ce seroit leur faire grand tort de penser qu'ils eussent ce sentiment d'eux mesmes,

*Magni homines sunt, homines tamen.*

2. Les uns pechent en se servant d'une locution

XIII.

1. D'où vient qu'il n'y a point de faute corrigée dans ces Remarques, qui ne soit attribuée à quelque bon Auteur.

2. En combien de fa-

\* \* \* 6

cution

cons diffé-  
rentes il  
peut arri-  
ver aux  
meilleurs  
Auteurs  
de faire des  
fautes.

3. Le mo-  
yen abso-  
lument  
nécessaire  
dont les  
Auteurs  
se doivent  
servir pour  
ne faire  
point de  
faute, ou  
plustost  
pour n'en  
gueres fai-  
re.

cution *du mauvais Usage*, croyant qu'el-  
le soit *du bon*, & c'est la faute la plus or-  
dinaire qui se commette; les autres,  
comme j'ay dit, par une certaine incli-  
nation qu'ils ont à user de certains  
mots, & de certaines phrafes, que tous  
les autres desaprouvent; ou bien par une  
aversion qu'ils ont pour d'autres mots,  
ou d'autres termes qui sont bons, &  
que tout le monde approuve; les autres  
par negligence; les autres pour ne sça-  
voir pas tous les secrets de la Langue;  
car qui se peut vanter de les sçavoir? Et  
les autres par une autorité qu'ils cro-  
yent que leur reputation leur a acquise,  
s'attachent, comme j'ay dit, à leur  
propre sentiment contre l'opinion com-  
mune. 3. C'est pourquoy j'ay tousjours  
creu, qu'il n'y avoit point de meilleur  
remede pour ne point faire de faute, ou  
plustost pour n'en gueres faire, que de  
communiquer ce que l'on escriit, avant  
que de le mettre au jour. Mais quand je  
dis *communiquer*, je l'entens de la bon-  
ne sorte, que ce soit pour chercher la  
censure & non pas la loüange, quoy  
qu'il soit également juste de donner &  
de recevoir l'un & l'autre quand ils sont  
bien fondez. Il est vray que pour cela il  
faut

faut s'adresser à des personnes intelligentes & fidelles, & les prier avec autant de sincérité, qu'ils en doivent avoir à dire franchement leur avis ; car que fert de dissimuler ? il y a encore plus de gens qui donnent leur avis avec franchise, qu'il n'y en a qui le demandent de cette sorte. Je ne voudrois pas que le Censeur ouïst lire, mais qu'il leust luy-mesme ; (la censure des yeux comme chacun sçait, estant bien plus exacte & plus assurée que celle de l'oreille, à qui il est très-aisé d'imposer ; ) ny qu'on leust en compagnie, mais chacun à part. 4.

Et quand ceux que j'aurois consultez me diroient leur avis, si je voyois qu'ils eussent raison de me reprendre, je passerois franchement condamnation ; car un homme du mestier, s'il n'est bien préoccupé & aveuglé de l'amour propre, connoist aussitost s'il a tort ; que si l'on croit avoir la raison de son costé, il ne la faut pas abandonner par une lasche complaisance, mais s'enquerir d'autres personnes capables ; & si plusieurs nous condamnent, quelque bonne opinion que nous ayons de nostre sentiment, il y faut renoncer & se soumettre à celuy d'autruy. C'est comme j'en ay usé dans ces

4. Comment il faut user des avis de ceux que l'on consulte.

\* \* \* 7. Re-

Remarques ; car encore que j'aye esté très-fidele & très-religieux à rapporter la verité, c'est à dire à ne decider jamais aucun doute, qu'après avoir verifié avec des soins & des perquisitions extraordinaires, que c'estoit le sentiment & l'Usage de la Cour, des bons Auteurs, & des gens sçavans en la Langue ; & que d'ailleurs je serois coupable d'une lasche imposture envers le public, de vouloir faire passer mes opinions particulieres, si j'en avois, au lieu des opinions generales & receuës aux trois tribunaux que je viens de nommer ; si est-ce que je n'ay pas laissé de communiquer ces observations à diverses personnes, qui possèdent en un haut degré les deux qualitez que j'ay dites. Les uns en ont veu une partie, les autres une autre ; mais il y en a trois qui ont pris la peine de les voir toutes, & qui au milieu de leurs doctes occupations, ou de leurs plus grandes affaires, n'ayant point d'heure qui ne leur soit précieuse, ont bien voulu en donner plusieurs à l'examen de ce Livre.

XIV. Mais pour revenir aux Auteurs que ces Remarques reprennent, le Lecteur se souviendra, s'il luy plaist, de ce que  
 je

<sup>1</sup> Que ce  
 n'est pas de  
 son chef,  
 que celuy

je suis contraint de repeter plusieurs fois.

1. Que ce n'est point de mon chef que je prens la liberté de reprendre ces excellens hommes; mais que je rapporte simplement le *bon Usage*, où je ne contribuë rien, si ce n'est de faire voir qu'un bon Auteur y a manqué, & qu'il ne le faut pas suivre. 2. Au reste dans ces reprehensions, je ne nomme ny ne designe jamais aucun Auteur ny mort, ny vivant. En servant le public je ne voudrois pas nuire aux particuliers que j'honore.

3. Mais aussi il ne faut pas croire que je me forge des fantosmes pour les combattre, je ne reprens pas une seule faute qui ne se trouve dans un bon Escrivain; & quelquefois en laissant la faute je change les mots pour empescher qu'on ne connoisse l'Auteur. 4. Aussi ces Remarques ne sont pas faites contre les fautes grossieres qui se commettent dans les Provinces, ou dans la lie du peuple de Paris; elles sont presque toutes choisies & telles, que je puis dire sans vanité, puis que ce n'est pas moy qui prononce ces Arrests, mais qui les rapporte seulement, qu'il n'y a personne à la Cour, ny aucun bon Escrivain, qui n'y puisse apprendre quelque chose; & que com-

me

qui a fait ces Remarques reprend les Auteurs; qu'il ne fait que rapporter la censure generale.

2. Qu'aucun de ceux qui sont repris, mort ou vivant, n'est nommé dans ces Remarques.

3. Que néanmoins l'Auteur des Remarques ne reprend aucune faute, qui ne se trouve dans de bons ouvrages.

4. Que c'est une verité & non pas une vanité de dire, qu'il n'y a personne qui ne puisse profiter de ces Remarques.

me j'ay dit, qu'il n'y en avoit point qui ne fist quelque faute, il n'y en a point aussi qui n'y trouve à profiter. Moy-mesme qui les ay faites, ay plus besoin que personne, comme plus sujet à faillir, de les relire souvent, & mon Livre est sans doute beaucoup plus sçavant que moy: Car il faut que je redise encore une fois, que ce n'est pas de mon fonds, que je fais ce present au public, mais que c'est le fonds de l'Usage, s'il faut ainsi dire, que je distribuë dans ces Remarques.

XV. 1. Je nomme les morts quand je les louë, mais non pas les personnes vivantes, de peur de leur attirer de l'envie, ou de passer pour flateur: je me contente de les designer, & quoy que ce soit d'une façon qu'on ne laisse pas de les reconnoistre à travers ce voile, il sert toujours à soulager leur pudeur, & à rendre la louange moins suspecte & de meilleure grace.

2. Qu'on n'y a point affecté la louange de certaines personnes, si le sujet ne les a presentées. 2. Il m'importe aussi que l'on sçache, que je n'ay point affecté la louange de certaines personnes particulieres, mais parlé seulement de celles, qui se sont comme presentées devant moy, ou qui sont comme nées dans mon sujet, & que je ne pouvois non plus refuser, qu'appeller

peller les autres, qui n'y avoient que faire. Ceux qui y prendront garde, verront que je n'ay point mendié ces occasions, & que je n'ay fait que les recevoir.

3. J'ay traité differemment les Auteurs anciens, & ceux de nostre temps, pour observer moy-mesme ce que je recommande tant aux autres, qui est de suivre l'Usage. Par exemple, je dis toujours *Amyot*, & toujours *Monsieur Coëffeteau*, & *Monsieur de Malherbe*, quoy qu'*Amyot* ait esté Evesque aussi bien que *Monsieur Coëffeteau*: Car puis que tout le monde dit & escrit *Amyot*, & que l'on parle ainsi de tous ceux qui n'ont pas esté de nostre temps, ce seroit parler contre l'Usage, de mettre *Monsieur* devant; mais pour ceux que nous avons veüs, & dont la memoire est encore toute fraische parmy nous, comme *Monsieur Coëffeteau*, & *Monsieur de Malherbe*, nous ne les sçaurions nommer autrement ny en parlant, ny en escrivant, que comme nous avions accoustumé de les nommer durant leur vie, & ainsi je me suis conformé en l'un & en l'autre à nostre Usage.

Au reste il y avoit beaucoup d'autres  
cho-

3. Pourquoy les Auteurs anciens & modernes sont traitez differemment dans ces Remarques.

choses , dont je pouvois enrichir cette Preface , qui eust esté un champ bien ample à un homme éloquent pour acquérir de l'honneur. Car premierement que n'eust-il point dit de l'excellence de la parole , ou prononcée , ou escrite , & des merveilles de l'éloquence , dont la pureté & la netteté du langage sont les fondemens ? N'eust-il pas fait voir que les plus belles pensées & les plus grandes actions des hommes mourroient avec eux , si les Escrivains ne les rendoient immortelles ; mais que ce divin pouvoir n'est donné qu'à ceux qui escrivent excellentement , puis qu'il se faut sçavoir immortaliser soy-mesme pour immortaliser les autres , & qu'il n'est point de plus courte vie , que celle d'un mauvais livre ? Après descendant du general au particulier de nostre Langue ne l'eust-il pas considerée en tous les estats differens où elle a esté ? N'eust-il pas dit depuis quel temps elle a commencé à sortir comme d'un Chaos , & à se deffaire de la barbarie , qui l'a tenuë durant tant de Siecles dans les tenebres , sans qu'elle nous ait laissé aucun monument des memorables actions de nos Gaulois , que nous n'avons sceuës que par nos ennemis ? Il est

est



est vray que nous pouvons dire, que ces glorieux tesmoignages sortis d'une bouche ennemie sont plus certains, & que ces Grands hommes avoient tant de soin de bien faire, qu'ils ne se soucioient gueres de bien parler, ny de bien escrire. N'eust-il pas representé nostre Langue comme en son berceau, ne faisant encore que begayer, & ensuite son progrès, & comme ses divers âges, jusqu'à ce qu'enfin elle est parvenue à ce comble de perfection, où nous la voyons aujourd'huy? Il eust bien osé la faire entrer en comparaison avec les plus parfaites Langues du monde, & luy faire prétendre plusieurs avantages sur les vulgaires les plus estimées. Il luy eust osté l'ignominie de la pauvreté, qu'on luy reproche; & parmi tant de moyens qu'il eust de faire paroistre ses richesses, il eust employé les Traductions des plus belles pieces de l'Antiquité, où nos François égalent souvent leurs Auteurs, & quelquefois les surpassent. Les Florus, les Tacites, les Cicerons mesmes, & tant d'autres sont contraints de l'avoüer; & le grand Tertulien s'estonne, que par les charmes de nostre éloquence on ait sceu transformer ses rochers

chers

chers & ses espines en des jardins deli-  
cieux. Il ne faut donc plus accuser nos-  
tre Langue, mais nostre genie, ou plus-  
tost nostre paresse, & nostre peu de cou-  
rage, si nous ne faisons rien de semblable  
à ces chef-d'œuvres, qui ont survescu  
tant de Siecles, & donné tant d'admira-  
tion à la posterité. Après cela il eust  
encore fait voir, qu'il n'y a jamais eu de  
Langue, où l'on ait escrit plus pure-  
ment & plus nettement qu'en la nostre;  
qui soit plus ennemie des équivoques &  
de toute sorte d'obscurité; plus grave  
& plus douce tout ensemble; plus pro-  
pre pour toutes sortes de stiles; plus  
chaste en ses locutions, plus judicieuse,  
en ses figures, qui aime plus l'élégance &  
l'ornement, mais qui craigne plus l'af-  
fectation. Il eust fait voir comme elle  
sçait temperer ses hardiesses avec la pu-  
deur & la retenuë qu'il faut avoir, pour  
ne pas donner dans ces figures mon-  
strueuses, où donnent aujourd'huy nos  
voisins, dégènerans de l'éloquence de  
leurs Peres. Enfin il eust fait voir,  
qu'il n'y en a point qui observe plus le  
nombre & la cadence dans ses periodes,  
que la nostre, en quoy consiste la verita-  
ble marque de la perfection des Langues.

Il n'eust pas oublié l'Eloge de cette illustre Compagnie qui doit estre comme le Palladium de nostre Langue, pour la conserver dans tous ses avantages & dans ce florissant estat où elle est, & qui doit servir comme de digue contre le torrent du mauvais Usage, qui gagne tousjours si l'on ne s'y oppose. Mais comme toutes ces belles matieres veulent estre traitées à plein fond, & avec apparat, il y auroit eu dequoy faire un juste volume, plustost qu'une Preface. La gloire en est reservée toute entiere à une personne qui medite depuis quelque temps nostre Rhetorique, & à qui rien ne manque pour executer un si grand dessein: Car on peut dire qu'il a esté nourri & eslevé dans Athenes, & dans Rome, comme dans Paris; & que tout ce qu'il y a d'excellens hommes dans ces trois fameuses Villes a formé son éloquence. C'est celuy que j'ay voulu designer ailleurs, quand je l'ay nommé l'un des grands ornemens du Barreau, aussi bien que de l'Académie, & que j'ay dit, que sa langue & sa plume sont également éloquentes. C'est celuy qui doit estre ce Quintilien François, que j'ay souhaité à la fin de mes Remarques. Le sçachant

j'au-

lxvii    P R E F A C E.

j'aurois esté bien temeraire de m'engager dans cette entreprise, qui d'ailleurs surpasse mes forces & demande plus de loisir que je n'en ay. Outre que ces choses, quoy qu'excellentes & rares, ne sont pas néanmoins si peu connuës, ny si nécessaires à mon sujet, que celles que j'ay dites de l'Usage; sans lesquelles mes Remarques ne sçauroient estre bien entendues, ny par consequent faire l'effet que je me suis proposé pour l'utilité publique; & pour l'honneur de nostre Langue.



TABLE